




Pendant la période de 2003 à 2009, nous, les Missionnaires Clarétains, sommes en train de travailler sous la devise Pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance. Dans ce numéro de Mission Claretaine, chaque article représente un petit chapitre de notre engagement à partager et promouvoir la vie : connaître, aimer et servir ceux dont la vie est menacée, parce qu'ils sont petits, marginalisés, pauvres, malades ou victimes de quelque fléau.

Comme missionnaires pour le monde entier, nous vous parlons de plusieurs pays. Cette fois-ci, nous vous parlerons des îles Philippines, de l'Inde, de Zimbabwe, du Gabon et du Mexique. Vous entendrez des jeunes volontaires qui ont fait une expédition missionnaire au Gabon, et des personnes âgées d'Italie, qui sont animées d'un grand amour pour les missions et pour les missionnaires.



Dans l'article sur **la Mission Claretaine Universelle**, on nous encourage à faire, unis et solidaires, une action missionnaire. Si nous sommes tous « unis dans l'esprit missionnaire et dans la solidarité, nous augmenterons notre vitalité et nous serons des instruments efficaces dans les mains du Seigneur, qui veut *que tous aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance*





L'an dernier, 2005, la Journée Mondiale de la Mission Clarétaine a eu lieu, pour la première fois, au niveau de toute la Congrégation, l'an dernier, 2005. Cette initiative est venue du gouvernement général et fut appuyée et ratifiée par tous les supérieurs majeurs de la Congrégation réunis à Vic en septembre 2004. Le but était de réunir les efforts et faire face, tous ensemble, en esprit de solidarité, aux défis rencontrés dans nos missions. Pousser la cause de Jésus, établir son royaume dans notre monde globalisé et égoïste, cela demande de nous un cœur ouvert et universel.



- * 77,727.50 \$ recueillis pour les missions les plus démunies
- * 3,100 missionnaires réunis

Unis dans la même mission

Journée Mondiale de la Mission Clarétaine 2005

La procure générale des missions prépara et envoya tout le matériel nécessaire pour cette célébration. Le thème proposé pour cette première grande célébration fut : « Unis dans la même mission » Cette campagne n'était pas adressée seulement aux missionnaires clarétains, qui travaillent dans une grande variété de ministères dans 65 pays, mais aussi à toutes les personnes avec qui ils travaillent dans les paroisses, collèges, hôpitaux et institutions de toutes sortes. Nous nous sommes réunis pour mener à bien notre mission, partageant l'esprit missionnaire, qui est une partie intégrante de notre être chrétien, et animés par l'exemple de saint Antoine-Marie Claret qui nous a dit : « Mon esprit est pour le monde entier »

Une évaluation rapide de la première journée nous montre que la réponse a été positive quoique très limitée. Nous espérons que, année après année, nous allons nous améliorer dans notre esprit missionnaire et dans l'aide matérielle aux missions les plus nécessitées. Si, cette année, 23 provinces et délégations ont mené à bien



cette Journée, la prochaine fois, nous y serons tous les 36 organismes majeurs. Nous devons faire un grand effort afin de ramasser plus de fonds, car les besoins sont nombreux. Il faudra multiplier ces 77, 722.50 \$ recueillis en 2005, puisque la liste des demandes de nos missionnaires pour les gens dans le besoin avec qui ils travaillent suppose une quantité « infiniment » plus grande, quelque chose comme quatre millions de dollars.

Répartition des 77,722.50 \$ recueillis

- 18, 850 \$ - Construction d'une maison de formation au Vietnam
- 5,000 \$ - Maison de formation de leaders, à Krasnoyarsk, Russie
- 9,000 \$ - Système d'eau, Nyabwina, Uganda
- 1,561 \$ - Puits d'eau, Buipe, Ghana
- 1,656 \$ - Traitement de palmiers, Nekede, Nigéria
- 4,563 \$ - Amélioration de la maison mission de Nekede, Nigeria
- 4,490 \$ - Puits d'eau, à Tolahar, Bizrail, West Bengal, India
- 23,366\$ - Dispensaire à Shahanagar, Andhra Pradesh, India

Il n'est pas facile de quantifier et évaluer notre réussite de croissance dans l'esprit missionnaire. Nous sommes reconnaissants de la préoccupation et le dévouement pour les missions clarétaïnes du monde entier de la part de nos lecteurs. Vingt-trois, sur 36 organismes majeurs de la Congrégation, ont participé à cette Journée. Avec la répétition de cette célébration, année après année, nous montrerons, avec plus de force, notre engagement missionnaire.

SEMANT SOLIDARITÉ : « Ce que j'ai, te le donne »
Devise pour la Journée Mondiale
de la Mission Carétaine – 2006



Le P. Josep Abella, cmf., supérieur général, dans son message pour la célébration de cette année, nous donnait le sens de cette solidarité qui doit s'accroître dans chaque communauté carétaine et dans toutes les personnes pour qui et avec qui nous travaillons. « Cette année 2006, nous célébrons, encore une fois, la Journée universelle de la mission carétaine. **Ce que j'ai, je te le donne**, ce sont les paroles du livre des Actes des Apôtres qui nous invitent à nous placer dans la perspective de la solidarité, le but de cette célébration. Ouvrir les yeux et le cœur à la réalité de notre monde suscite en nous un désir de changement qui nous dispose à partager. Nous savons que la parole du Seigneur et les actions qu'elle inspire peuvent donner une réponse à ces situations. L'activité missionnaire doit être un instrument de changement qui aide à éveiller dans le cœur de chaque personne la soif de vérité et de justice et l'engagement à en vivre en conséquence. De là, un changement de la réalité devient possible, qui s'approche de l'idéal de fraternité, le Règne de Dieu. La Journée Mondiale de la Mission carétaine a pour but de nous aider à reprendre conscience que cette solidarité s'étend aux quatre coins du monde. C'est bon et nécessaire de penser à nos missionnaires et de les sentir proches de nous »

Dans la documentation envoyée, cette fois, à toutes les procures des missions on expose plusieurs projets de solidarité avec nos missions et nos missionnaires. Nous ne pouvons pas tous les énumérer ici par manque d'espace. Ils sont divisés en quatre catégories : éducation, santé, eau et formation de missionnaires. Elles sont nombreuses les missions qui manquent de ressources suffisantes pour continuer dans leurs engagements. Elles sont incapables de répondre adéquatement aux défis de chaque jour. Elles ont besoin de la solidarité des autres, celle de nous tous. « Ce qu j'ai, je te le donne » (Acts, 3,6) Donnons-nous, nous mêmes, et donnons selon nos possibilités et ainsi nous sèmerons SOLIDARTÉ

Angel Ochagavia, cmf





Lorsque les vagues du tsunami dévastèrent les côtes de Tamil Nadu, toutes les communautés clarétaines partirent, tout de suite, pour la côte et commencèrent à faire tout ce qu'elles pouvaient. La communauté de Kakkanur, avec l'aide des jeunes de la paroisse, prépara une camionnette de premiers soins et ils partirent pour les villages de la côte de Cuddalore, qui était une des zones les plus sinistrées.

La compassion est plus forte que le tsunami



Nous restions abasourdis, pleins de compassion et de peine à la vue de la destruction de tant de vies et de maisons. L'espoir des survivants allait au-delà de la simple récupération. Nous avons parcouru les villages et fait tout ce que physiquement nous était possible de faire. Personne n'avait faim. Nous nous trouvions petits par rapport aux ONG (organisations non-gouvernementales) qui étaient venues, tout à fait prêtes, pour la tâche. Je m'en suis approché pour savoir si nous pouvions collaborer avec elles. Elles voulaient connaître nos ressources pour devenir des associés. Notre groupe de jeunes était sans importance pour elles. Quelques membres de notre groupe ont perdu espoir et sont retournés chez eux. Nous nous sentions désemparés et petits face à ces besoins gigantesques comme l'Himalaya. Malgré tout, nous nous sentions appelés à répondre aux cris des gens. Tout ce que nous avons fait, au début, a été d'écouter toute la journée, l'agonie des gens et prier pour eux.



Pendant un moment de prière, en réfléchissant sur le passage du Christ Ressuscité qui préparait le repas au bord du lac pour ses apôtres, une jeune fille du groupe nous disait que Jésus nous appelait à nous unir à lui dans la préparation de la nourriture, dans le soulagement de la souffrance et dans le pansement des blessures des victimes. Elle a ajouté que si nous dépendions seulement de l'argent pour faire ce travail, nous retournerions chez nous lorsque l'argent serait épuisé. Mais, si nous

dépendions de Dieu, qui ne peut pas être mis de côté, nous resterions dans les villages jusqu'à la fin des travaux. Ce fut prophétique, encourageant et une source de force.

Cette même journée, en sortant de la prière, M. Roch et ses compagnons de Bangalore, sont arrivés avec un camion plein d'articles de premiers soins et il nous ont demandé de les distribuer. Pendant que nous le faisons, une association, appelée *The Family India*, nous a demandés de collaborer avec elle. Il s'agit d'un groupe de familles chrétiennes qui veulent vivre à la manière de la première communauté chrétienne décrite dans les Actes des Apôtres. Ils sont restés nos associés jusqu'à aujourd'hui. L'argent, venant des sacrifices des clarétains du monde entier, commençait à arriver. Beaucoup d'autres agences sont venues spontanément nous aider à aider les pauvres.



L'entrepôt d'aide était plein de nourriture, de médicaments, de vêtements et d'articles ménagers. On a aussi organisé des fêtes dans les villages afin de faire apparaître le sourire perdu. On a fourni des outils, pendant la phase de réhabilitation des travailleurs des industries fédérées de pêche. On a fourni des embarcations aux pêcheurs; des tentes à ceux qui les avaient perdues. Pour les étudiants, on a trouvé des uniformes, du matériel pour l'étude et de l'argent pour les frais de l'école. On a aussi distribué des animaux, comme, par exemple, des chèvres. Pendant la phase de reconstruction, on a construit des maisons pour les Dalits, qui travaillent dans les bateaux de pêche; on a refait des chemins, construit des écoles, des orphelinats et des terrains de jeu. La tâche de dessaler les terres labourables a été une idée des clarétains. Cette activité a attiré l'attention du gouvernement et de média et a été reconnue comme la première dans sa catégorie pendant la tsunami qui a affecté le Sud de l'Asie. Le groupe des clarétains de Cu-

dalore a travaillé dans 2 villages et a aidé les gens avec 1,250,000 \$.

Notre implication dans les travaux d'aide a été une grande expérience spirituelle. Nous continuons, joignant nos mains avec celles de Jésus, à préparer la nourriture pour les pêcheurs qui sont au travail. Ce Jésus est le cuisinier principal et nous l'aidons tout simplement. Lorsque nous voyons la volonté de Dieu et les besoins des gens, l'argent n'est pas une grande préoccupation. Il y a eu des moments où nous avons dit non à l'argent et aux bénévoles parce que nous ne pouvions pas les contrôler. L'association avec des agences comme *Family India* a multiplié notre capacité de travail. Nous partageons avec eux les projets, mais aussi nous prions ensemble et nous partageons nos expériences de foi. Nous avons impliqué les jeunes de la paroisse dans chaque aspect du travail : information, distribution, planification des projets, exécution, documentation, etc. Aucun employé n'a été payé, sauf le chauffeur. Cette expérience a marqué pour toujours les jeunes de la paroisse. Ils l'apprécient comme un don et une occasion qu'ils n'oublieront jamais. Même si on est content des applaudissements, on veut aussi apprendre des critiques. Notre expérience principale a été que LA COMPASSION EST PLUS FORTE QUE LE TSUNAMI. Il nous fait plaisir de devenir la figure compatissante de la Congrégation face aux victimes du tsunami. C'est cette conviction qui nous aide à continuer à servir les gens.



P. Vincent Anes, cmf





En janvier 2002, nous étions les trois premiers missionnaires clarétains à arriver au Zimbabwe. Après un an d'étude de la langue et de la culture, au début de 2003, nous nous sommes installés dans la mission de Gwave pour débiter notre travail pastoral. La réalité sociale et politique, en ce temps, traversait une période de crise et l'économie commençait à s'effondrer jusqu'au collapsus total trois ans après. Même si les sécheresses à répétition ont accéléré cette détérioration, une série de positons politiques maladroites ont mené le pays à un régime pratiquement dictatorial, déguisé en une fausse démocratie.

Missionnaires clarétains au Zimbabwe

L'Afrique a été un continent riche en valeurs et traditions. Aujourd'hui, on est préoccupé par la disparition de quelques valeurs culturelles les plus prisées telles que le respect des anciens, l'hospitalité, la sauvegarde de la nature et consistance des liens familiaux. La famille élargie, où personne n'était jamais seul, se voit menacée par la migration forcée et le plus terrible des fléaux, le SIDA. Le nombre d'affectés, soit directement par la maladie soit indirectement par le nombre de veuves et orphelins, augmente de façon draconienne dans la population, jusqu'à 35% d'infectés



par le HIV. On trouve un vide dans la population d'âge moyen, celle qui est productive dans le tissu social, avec deux groupes polarisés : les *anciens*, souvent à la charge des orphelins laissés par leurs propres enfants, et de *jeunes*.

Le SIDA a donc envahi tous les secteurs de la société et est devenu le fléau de l'Afrique australe, où 40% de la population est infectée. Cette réalité a un impacte direct ou indirect sur notre zone de mission.

En tant que clarétains, nous sommes appelés par vocation et par mission à regarder avec des « yeux missionnaires » cette réalité, dans laquelle nous sommes immergés. Les menaces continuelles à la vie autour de nous émanant des instances politiques et économiques qui mènent à l'appauvrissement général de la population sont des défis auxquels nous devons faire face. Le manque d'eau potable, d'hygiène, d'attention

à la santé et d'une médecine de base et la dégradation écologique nous interpellent aussi. Il faut mentionner spécialement les cas de HIV-SIDA, qui brise les familles, laisse des marques sur les jeunes et entraîne pour les malades, privés d'une alimentation et d'une attention médicale adéquate, la souffrance des stigmates sociaux qui s'en suivent. Cette réalité nous pousse à rester près de ceux qui sont rejetés, soit dans notre travail et notre prédication, soit dans notre façon d'intervenir en tant que communauté et église. Tout ceci nous a amené à prendre des options, des actions concrètes devant ce défi à la vie autour de nous. Nos actions-options dans ce domaine ont été dictées par deux lignes fondamentales :

Premièrement, fournir de l'eau, élément essentiel à la vie. À cette fin, nous avons commencé plusieurs projets de construction de puits traditionnels ou de puits traditionnels avec une pompe. On a creusé, en 2004-2005, et grâce à l'aide de PROCLADE, plusieurs puits dans des centres et des écoles de la



zone, tels que *Huchu 1*, *Dzire o Mutimutema*. On a canalisé l'eau de la mission vers l'école secondaire de *Nemangue* et vers la communauté autour de la mission. On a commencé à creuser plusieurs autres puits tels que ceux de *Masimba*, *Savaranda* ou *Sungwiza*. D'autres sont encore sur la liste d'attente. On a aussi canalisé de l'eau pour arroser les jardins potagers qui profitent de l'eau du puits de la mission.

La seconde ligne d'action a été de faire face à la prévention du SIDA et d'atténuer autant que possible ses effets. À cette fin, on a organisé, avec le diocèse, des rencontres d'information et d'éducation destinées aux jeunes. Un groupe de personnes bien préparées a expliqué claire-

ment et ouvertement la propagation et la gravité de cette maladie comptant même avec le témoignage de personnes infectées. Ces cours, appelés « *Changement de conduite : une éducation pour la vie* », ont pour but de provoquer un changement de comportement, comme leur titre le dit, dans le vécu sexuel des jeunes, en faisant cesser la promiscuité et certains mythes culturels qui favorisent la diffusion de la maladie. Au même temps, ces cours veulent inculquer les valeurs chrétiennes de respect de l'autre dans son intégrité, de fidélité et du vécu responsable de sa propre sexualité.



Dans le champ palliatif, on a mis sur pied des campagnes de formation pour soigner les malades, pour leur alimentation adéquate et pour d'autres aspects dans le domaine. Malheureusement, l'accès à certains médicaments, comme les retroviraux, reste encore utopique. On a essayé de les obtenir, mais sans grand succès, dû à des entraves bureaucratiques. On a distribué des accessoires médicaux, des gants en latex et des médicaments palliatifs, tels des analgésiques et des vitamines pour supporter la maladie. Souvent, malheureusement, on n'a réussi qu'à rendre possible une mort plus digne qui, dans les circonstances, c'est déjà beaucoup.

Prévention, orientation, éducation sont des mots qui sont toujours présents dans notre planification pastorale visant spécialement les plus jeunes, l'avenir de la société et de notre église. Seulement en protégeant la vie nous pourrions faire présent, parmi nos gens, le message du salut d'un Dieu qui veut que ses enfants aient la vie et qu'ils l'aient en abondance

Luís Guerrero, cmf.



Un chemin d'espérance chez les Bajaus

Quand la Province philippine des Missionnaires Clarétains révisa ses positions à Mindanao, dans les années 90, on créa une fondation pour subvenir aux besoins du groupe tribal le plus marginalisé du diocèse de Basilan, les **Samal Bajaus**. On mit en marche la **Fondation Claret bajau, Inc. (CSFI)** au début de l'année 1996, pour aider à trouver les ressources nécessaires pour améliorer la situation de cette tribu.

Les Bajaus aiment la paix avec les autres tribus qui ont aussi leurs maisons sur la Mer de Sulu, une zone assez grande au sud des Îles Philippines. Ils essaient de vivre en paix avec eux loin des centres urbains, dans les mangroves, les criques et les îlots, en évitant toute violence de la part des tribus plus puissantes. Ils construisaient, d'habitude, des maisons flottantes, qui étaient rares et coûteuses. Ces maisons mobiles ont été remplacées par des cabanes sur pilotis qui forment des ensembles délabrés de poteaux, et de feuilles de palmier et, si la famille est assez aisée, quelques planches de la forêt.

Ici, à Maluso, Basilan, il n'y a pas de gens aussi pauvres que les Bajaus, ni comme groupe ni comme individus. Vraiment on ne peut pas imaginer des gens plus indigents. N'importe où qu'ils se trouvent, on les considère comme la caste la plus basse : ignorants, sales, malodorants, marginalisés.



Beaucoup de gens ont une opinion si négative que, pratiquement, personne peut accueillir un bajau sans se sentir interpellé. À Basilan, leur situation d'indigence totale a poussé des familles entières à déménager dans les grandes villes, comme Manila, Cebú et Davao, pour mendier dans la rue. À cause des guerres en cours et de la

violence, les Bajaus sont les derniers à recevoir les aides du Gouvernement.

Cette triste situation des Bajaus a amené les Clarétains à prendre des mesures en leur faveur. La CSFI a fait les premiers pas pour comprendre, vi-

vre et partager la culture de ce peuple. Le programme comprend cinq parties : 1) organisation, 2) éducation, 3) santé, 4) alimentation, et 5) culture. Une partie de l'organisation cherche à développer les Samal Bajaus comme personnes, de sorte qu'ils prennent



conscience de leur identité, qu'ils puissent vivre selon leur propre style et leur culture. En deuxième lieu, la CSFI cherche à les aider à s'intégrer dans la société qui les entoure et qui doit mettre à leur disposition les services sociaux disponibles.

Avec les nouvelles connaissances qu'ils ont acquis en s'organisant, ils ont identifié huit points dans leur plan de développement : Système d'eau, un centre d'apprentissage alternatif, un pont ou longue passerelle piétonnière qui les mette en communication avec les gens de la terre ferme, le logement, l'électricité, un moyen de vie stable, un séchoir de poisson et un professeur natif Bajau qui les aide à surmonter leur situation. Ils comptent déjà avec un système d'eau, le centre alternatif d'apprentissage et la passerelle piétonnière; en plus, on est en train de préparer quelques professeurs natifs, et les gens ont commencé à avoir des moyens de vie alternatifs.

Après dix années d'existence du CSFI, on constate que le processus de croissance et développement des Bajaus est très lent. Cependant, on perçoit un rayon d'espoir grâce au programme éducatif qu'on est en train de leur offrir. Le CSFI poursuit vigoureusement le plan culturel d'envoyer des Bajaus à l'école, puisque, considérant tous les points, ce dernier semble être le programme qui offre les meilleures possibilités. Et s'il atteint ses

objectifs, ce serait, au moins, un pas important pour arriver à briser le cercle vicieux de la pauvreté qui les étouffe et devenir un peuple qui puisse commencer à vivre à un autre niveau.

Dans cette année scolaire 2006-2007, le CSFI aide 212 enfants Bajaus qui vont à l'école et 100 adultes qui suivent un enseignement pour adultes. Les Bajaus ne sont que 5.000 dans la région de Basilan et le nombre diminue lentement. Actuellement, le CSFI aide 2.363 Bajaus, qui, avec de pénibles efforts, travaillent à faire des progrès dans leur propre éducation. Ils se sentent plus engagés et avec plus d'initiative, ce qui annonce un lendemain plus brillant.



Vraiment, le travail avec les Bajaus dynamise la vocation missionnaire des jeunes clarétains qui se sont insérés dans leur pauvreté se laissant évangéliser par leur pauvreté et simplicité. Le style de vie des Bajaus nous enseigne à regarder avec espérance quand nous sommes au milieu de l'obscurité. Mon expérience, après quatre années de cheminement avec eux, me rappelle que le Seigneur est notre espérance quand nous sommes dans le désespoir ou dans l'incertitude. Sur le visage de la pauvreté « Dieu a laissé le mémorial de ses merveilles; le Seigneur est tendresse et pitié. » (Ps 110, 4).

Denis G. Tamayo, cmf



Ça fait déjà une année que nous avons fait un voyage au Gabon pour découvrir le visage réel de l'Afrique. La curiosité nous poussait à connaître un nouveau monde. Ce voyage était pour moi un vrai défi : nous ne sommes pas allés pour y travailler, mais, simplement, pour rencontrer les gens, et cette rencontre nous a « enrichis » et « transformés ».

Le retour, je l'ai trouvé difficile. Beaucoup de choses qui m'étaient familières, auparavant, maintenant je les trouve étranges. Et cela malgré que notre séjour au Gabon n'a duré que deux semaines. Quinze jours, ce n'est pas grand-chose, mais ils m'ont semblé un temps infini.

Une jeune fille «volontaire» visite le Gabon

Le but de notre voyage était de connaître la zone où travaillent les Missionnaires Clarétains au Gabon, pays situé à l'ouest de l'Afrique équatoriale. Nous avons passé les deux semaines dans les missions de Mingara, tout près de Franceville, d'Okondja et d'Akiéni. Cela nous a permis de partager la vie quotidienne des gens. Nous avons même campé toute une nuit au fond de la forêt toujours verte : Toute une aventure pour nous.

Le premier impact a été la découverte de la nature, « une merveille de la création ». Une grande partie du Gabon est sillonnée par des fleuves qui nourrissent la vie de l'immense forêt. Nous avons découvert qu'au Gabon, bien qu'il soit un pays riche en ressources naturelles, il y a une grande partie de la population qui vit dans une situation de pauvreté, souvent sans eau potable, à cause de la concentration des recours dans les villes et de la mauvaise gestion de l'Administration. *« Paradoxalement », nous avons découvert que dans les villes, en*



théorie plus riches, beaucoup de gens vivent plus pauvrement que dans les villages, où les gens vivent rattachés aux traditions, fidèles à leurs racines et unis par les liens de la famille. Une tâche ardue, mais importante, que les missionnaires doivent réaliser, c'est justement celle d'aider à créer les conditions nécessaires pour que les jeunes puissent trouver leur réalisation personnelle dans les villages.

Beaucoup d'autres choses m'ont étonné, surtout, le fait qu'ils vivent dans des maisons fabriquées avec de la terre glaise, sans eau courante, fréquemment sans eau potable, avec l'électricité seulement de temps à autre. Ils vivent de la chasse et de la pêche. Ils n'ont pas d'école dans les villages.....mais ils ont le téléviseur avec le DVD et l'antenne parabolique.

Ma « logique » occidentale ne pouvait pas accepter une situation si grotesque. Mais, après avoir passé les 24 heures de la journée avec les gens, vivant avec eux « à l'africaine », je suis arrivée à comprendre cela. Leur pauvreté est digne. Je pensais que nous allions rencontrer de l'hostilité chez les gens. Mais nous avons été accueillis les bras ouverts et ils nous ont dit que nous n'étions pas de « blancs compliqués »; ce qui est un grand compliment. Beaucoup de gens nous ont apporté des aliments comme



signe d'accueil, ce qui, au début, me dérangeait, car nous venions d'Europe, où nous avons tout en abondance, avec « les mains vides ». Ils ont peu, et le peu qu'ils ont, ils le mettent en commun. Cela ne rentre pas dans les moules de la logique occidentale : « Moi, qui ai ceci, je te le donne; toi, qui as tout, tu le retiens... » Combien pouvons-nous apprendre des pauvres gens du Gabon!

Personnellement, j'ai appris à aimer et à vivre avec l'essentiel, qui n'est pas vivre dans la misère.

Nous mesurons la qualité de notre vie par ce que nous faisons, ce que nous étudions... tandis qu'il y a des gens qui, simplement, vivent dans leur pauvre village, et alors en les visitant, tu te rends compte que leur vie dans le village, dans la forêt, en famille...c'est l'essentiel. J'ai passé de longs moments assise avec les femmes, sans rien faire, seulement alternant les mots et les silences, attendant que le temps passe...C'est ça la capacité de vivre l'essentiel, qui laisse le « vide », un vide qui nous permet d'accueillir les autres. En ces jours, passés dans la forêt du Gabon, je me suis sentie accueillie comme peu de fois dans ma vie!!

Je me souviens d'un moment splendide : le temps d'un récit! *Depuis l'enfance, j'avais appris que les vieillards en Afrique, racontent, sous la ten-*

te, des histoires. La nuit que nous avons passée sous la tente, un de nos amis, avant de nous endormir, nous a raconté des fables. Cela a été vraiment merveilleusement beau. Mais aussi le jour, n'importe quel moment et lieu était bon pour raconter : on parlait de la chasse, du village, de la vie, etc. C'était aussi une façon de « raconter » et de vivre l'essentiel.

Ce qui nous enrichit les uns les autres, c'est la rencontre des gens. Notre vie est restée « marquée, ensorcelée » par notre bref séjour au Gabon, par la rencontre de tant de personnes et des réalités si neuves et si humaines.

Une de mes expériences au Gabon que j'ai rapportée chez moi, c'est la curiosité, le désir de découvrir et connaître ce qui est le plus loin de moi et apparemment le plus différent de moi. Encore aujourd'hui, les émotions déjà décantées, je reconnais que ce fut pour moi une grande grâce le fait d'avoir pu contempler ce « monde » et connaître ces gens, libres de ma logique, de « mes mesures ». Probablement c'est cela qui m'a permis de les aimer « sans mesure ».

Isabella Bertari





Ciudad Juárez, Mexique : une dure frontière. Le 3 avril 2000, nous, les missionnaires clarétains, sommes arrivés dans cette ville, siège du diocèse, pour commencer une aventure missionnaire toute singulière. Ce fut une heureuse suggestion du P. Aquilino Bocos, alors supérieur général, d'inviter les deux provinces de EE.UU et du Mexique à s'unir pour s'occuper ensemble de la population hispanique immigrante et déjà établie de deux côtés de la frontière des deux pays.

Mission de Ciudad Juárez¹

¹ Nous publions cet article posthume du P. Laco – comme nous l'appelions souvent – qui n'a pas pu le lire sur ces pages à cause d'une maladie grave qui lui fit vivre plus authentiquement sa vie missionnaire jusqu'à la fin d ses jours en juin 2006.

Avant tout, je dois dire que, pendant quatre ans et demi, mon expérience fut très gratifiante concernant mes relations avec mes compagnons de trois organismes. On a mis trois mois à trouver la place et à cerner le projet adéquat de vie et de mission qui nous guiderait comme équipe missionnaire. La présence et la relation franche avec l'évêque, Mgr Renato Ascensio León nous a beaucoup aidé. Nous avons commencé à remarquer les premiers signes de la providence de Dieu dans les noms mêmes des endroits où nous nous établissons : notre paroisse actuelle s'appelle « *Notre-Dame-de-l'espérance* » ; des colonies centrales, « *Puerto El Principio* », « *El Despertar* », « *Amanecer*. » Il y a dix ans, il n'y avait presque aucune maison dans



cet endroit et on compte aujourd'hui plus de 100,000 habitants. Nous avons voulu être des clarétains cohérents. C'est pour cela que nous avons choisi, au tout début, de nous occuper des gens d'Anapra, l'endroit le plus éloigné et le plus dans le besoin de Juárez. Avec le temps, nous avons compris que c'était l'endroit le plus adéquat.



Dans ma vie missionnaire de 38 ans, je n'avais jamais trouvé autant de soif de Dieu comme dans cette Ciudad Juárez, frontière avec El Paso, Texas. Et cela malgré la réputation de Ciudad comme sale, viciée et corrompue. Beaucoup de gens se voient obligés d'émigrer à cause des conditions de vie dans leurs lieux d'origine et d'autres raisons vitales tels que vouloir refaire leur vie après la dure expérience d'une rupture matrimoniale, d'une famille détruite, afin d'enterrer pour toujours un passé douloureux et traumatisant. Ici, le désert est dur, sauvage, agressif, rigoureux. Mais le Seigneur y met aussi

des oasis et fait souffler des douces brises sur la chaleur torride ou les gelées noires qui n'arrivent pas à devenir neige par manque d'humidité. Au milieu de ces conditions dures, sans que rien ni personne nous arrête, nous voici, les missionnaires, fils de Claret, qui faisons de notre mieux pour proclamer le Magnificat de Notre-Dame auprès de ces gens qui endurent une vie difficile à l'extérieur de la ville, dans le désert.

Voir de près cette folie de la frontière est un travail important qui apporte des sensibilités neuves et beaucoup de questionnements. Nous levons les yeux au ciel et nous voyons comment les nuages se déplacent sans passeport d'un pays à l'autre, mais nous, les humains, nous nous obstinons à monter des barrières et des barbelés, toute sorte d'obstacles physiques et bureaucratiques qui empêchent la libre circulation qui permettrait une vie

plus digne à des gens dans le besoin. Il faut payer 100\$ pour le passeport, frais de séjour, photos, copies... il faut déjouer des chiens dressés, des fils électriques, des patrouilles de police, des hélicoptères, des caméras, des interrogatoires, la superpuissance. Comment nous tenaille le refrain de la chanson : « *Dé-faisons les barbelés, dé-faisons-les! Car la terre est à nous, à toi et à celui-là, à Pierre, à Marie, à Jean et à Joseph.* » Les oiseaux vont et viennent, comme les courants d'air qui passent et repassent emportant ensemble la poussière américaine et mexicaine dans une symbiose et une communion sacrée. C'est un message tout simple que mère nature nous presse à développer.

Nous avons pu faire une expérience de mission partagée avec deux femmes laïques, très efficaces, avec un grand esprit et dévouement, entièrement identifiées avec notre vie et notre mission. Nous avons commencé par construire une communauté, germe vivant, à partir duquel on bâtirait notre paroisse, communauté des communautés. La Bible et la vie ont été nos plus importants axes de travail. Nous avons essayé de parler des nouvelles langues dans cette Pentecôte du Nord, surtout le langage de l'amour, du service, de l'écoute et de l'attention. Nous avons relativisé beaucoup de nos manières et habitudes pour nous mettre dans le cœur de ces situations extrêmes où se trouvent nos frères. Beaucoup de gens commen-



èrent à s'approcher de nous, même ceux dont nous n'aurions jamais imaginé qu'ils le feraient. Lorsqu'ils connaissaient notre proposition chrétienne, ils s'attachaient à la communauté. Après quatre ans, nous avons réalisé que notre plan pastoral était achevé, préparé par les gens même de la communauté.



Nous rendons grâce à l'esprit de Jésus et de Claret de nous avoir fourni des expériences gratifiantes comme celle-ci de Ciudad Juárez, front;re difficile.



Eraclio Pérez García, cmf



Amour pour les missions

¹ Depuis mon enfance.

D On m'a récemment demandé comment et pourquoi je m'intéresse aux missions. Il y a longtemps, depuis que nous étions toutes petites, notre mère nous parlait, à moi de sept ans et à ma sœur de cinq ans, des enfants noirs qu'elle aimait tant. Avec une voix pleine de tendresse et de douceur, elle nous entraînait à « aimer ces petits frères lointains et dans le besoin.» Avec une curiosité enfantine, nous lui demandions : qui s'en occupe? Les missionnaires. Nous répondait-elle. Qui sont les missionnaires? QUI SONT-ILS? Des personnes qui s'en occupent avec amour, car souvent ces enfants sont des orphelins ou abandonnés. Elle nous enseignait comment économiser de l'argent qu'elle nous donnait. Nous pouvions nous acheter quelques bonbons, mais souvent nous faisions sonner les monnaies dans la tirelire dans le but d'aider ces enfants et ces missionnaires.

¹ Mme Mazzei, mère de 4 filles (dont trois sont des religieuses), a récemment reçu une mention honorifique dans la paroisse du Cœur Immaculé de Marie, à Rome, pour son amour et son dévouement pour les missions.

En grandissant, j'ai compris que souvent cette situation de tant de personnes en Afrique était le résultat d'une distribution injuste des richesses. L'Afrique est un continent grand et riche aux mains des multinationales américaines et européennes. Les missionnaires ont crié haut et fort, et ils continuent à le faire, contre cette violation déshumanisante.

La vie et l'exemple des « aventuriers de Dieu. »

Je dirais que les missionnaires sont « des aventuriers de Dieu. » J'ai lu la vie de St-François Xavier et du P. Matteo Ricci, tous les deux jésuites, qui ont travaillé en Chine. J'ai aussi lu la vie vraiment extraordinaire du P. Damian, qui a vécu dans l'île de Molokai, une île réservée aux lépreux; la vie d'Agostini, missionnaire et explorateur de l'Afrique au 19^e siècle, qui nous a légué beaucoup de cartes géographiques et le récit de la vie et moeurs de ses habitants; d'Albert Schweitzer, pasteur protestant, qui jouait le piano dans le désert et qui aimait beaucoup les « noirs. »

Mon époux et moi, nous avons eu contact direct et personnel avec Sœur Gabriella lors de sa visite médicale à son pays natal, l'Italie, et qui, plus tard, est décédée de la lèpre; elle voulut être enterrée en Afrique, près de ses enfants adoptifs. » Nous avons échangé du courrier avec le P. Fautino Bertolacci, bau-frère d'une amie à moi. Chaque moi, nous envoyions notre petit don aux missionnaires et ils nous



racontaient ce qu'ils avaient fait, avec notre aide, dans un hôpital, un centre de maternité, une école ou dans une résidence pour les lépreux. Le P. Faustino a vécu le drame de la guerre entre Hutus et Tutsis à Buiumbura (Burindi). Nous admirions le comportement des missionnaires; ils étaient pour nous les héros d'aujourd'hui.

Gardant vivant l'esprit missionnaire chez nous.



En parlant des ges plus proche de nous, notre amie Claudia Koll, une laïque convertie, va souvent en Afrique et serre contre son cœur ces enfants, comme si elle était la mère de chacun d'eux

Notre fille Paula de la paroisse du Cour-Immaculé-de-Marie, comme nous, à ses 16 ans, a voulu faire une expérience missionnaire au Gabon où travaillent les missionnaires clarétains. Depuis quelque temps, je m'adonne aux missions clarétaines. Il y a trois ans, j'ai mis sur pied un concert en faveur de l'école Ibisus Claret au Gabon.

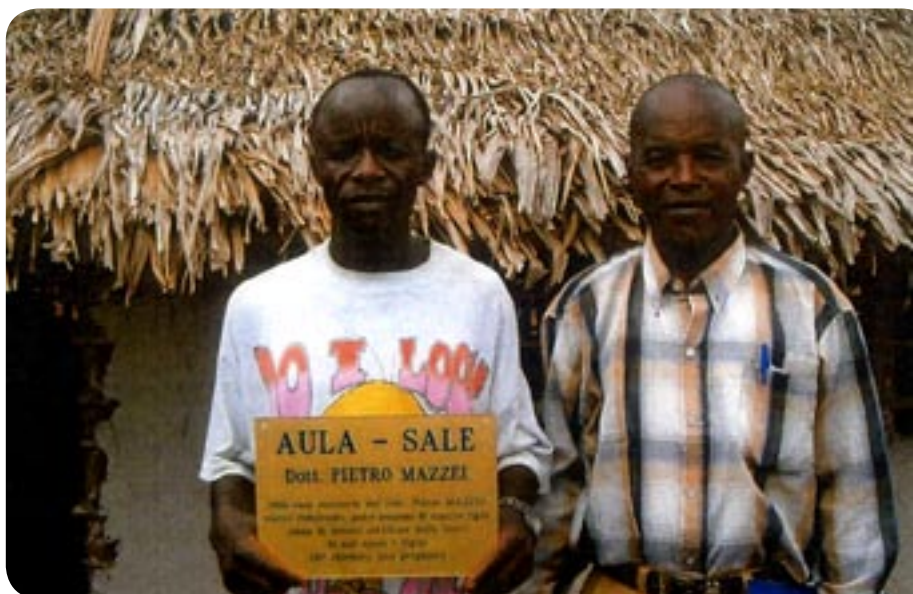
J'ai une amie mariée à un africain du Zaïre, qui a organisé un mouvement sous le nom de « Amour Magique » dont le but est l'éducation afin que ces peuples puissent défendre leurs droits. Il est en train de construire des écoles très simples, quelques-unes avec des branches des arbres comme toit. Chaque classe peut être nommée après une personne aimée. Moi, j'en ai dédié à la mémoire de mon mari Pietro, avec un don de 500 euros (voir la photo) Ce serait

une bonne idée que de faire la même chose pour les nombreuses écoles de nos missions clarétaines. Il serait bien aussi que de parler, pendant la messe de dimanche, des problèmes auxquels font face nos missions. Ce serait une application pratique de l'évangile. Si tous les paroissiens étaient bien renseignés, probablement qu'ils ouvriraient les cœurs et même leurs... portefeuilles (ceci est aussi « nécessaire ») aux missions.

En faveur des missions.

Le diplôme de reconnaissance que le Père général des missionnaires et le curé de la paroisse m'ont accordé pendant la fête de la paroissiale fut pour moi une vraie surprise, quelque chose d'inattendu, gratifiant et émouvante, mais en même temps, quelque chose dont je me sentais indigne. La seule chose qui pourrait me remplir de joie aurait été le fait d'avoir démarré une campagne en faveur des missions. Merci d'avance à tous les paroissiens. Que Dieu vous aide et vous bénisse ainsi que vos familles.

Laura Mazzei





La Mission Clarétaine 2006 Solidaires dans la mission

3

1 | Présentation

2 | Unis dans la même mission

7 | La compassion est plus forte que le tsunami

11 | Missionnaires clarétains au Zimbabwe

15 | Un chemin d'espérance chez les Bajaus

19 | Une jeune fille «volontaire» visite le Gabon

23 | Mission de Ciudad Juarez

28 | Amour pour les missions